

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous voici arrivés au mois le plus ennuyeux de l'année : décembre, Jours brumeux, pluie ou neige... voilà pour le temps ! Courses dans les magasins, choix des étrennes, visites de fin d'année, voilà pour les occupations ! Car nous sommes plus routiniers que nous ne voulons le reconnaître : les jours, les mois, les années passent ; les modes se renouvellent, les caractères se modifient, les gouvernements eux-mêmes changent... les habitudes

seules résistent à tout ! Elles se transmettent par tradition de père en fils, ou, pour parler plus exactement, de mère en fille, — les femmes sont plutôt capables d'une pareille persévérance. — C'est ainsi que nous subissons certaines lois, uniquement parce que nous les suivons depuis notre plus tendre enfance et que nos voisins agissent de même ; de cette façon, le fait devient immuable et il ne reste plus qu'à en prendre son parti.

Au nombre de ces habitudes invétérées, il faut placer les étrennes, les visites de fin d'année et de jour de l'an, cartes, lettres, etc. Tout le monde crie, se plaint, et tout le monde se soumet ! Nous reviendrons prochainement sur ce sujet, lorsque nous serons en mesure de pouvoir rendre quelques services au point de vue de la mode, celle-ci ne perdant aucune occasion de se mêler à tout, et de tout.

Pour le moment, la mode est aux fourrures, et le choix en est grand : castor, chinchilla, castor argenté, loutre, martre, zibeline, renard bleu, renard argenté, loup blanc, petit gris, rat musqué, ratin, etc. ; sans compter la belle hermine dont personne ne parle plus guère, le cygne qui fait de si jolies garnitures pour les sorties de bal, et l'astrakan tombé en si grande défaveur après un succès prodigieux. — En matière de modes comme en politique, la roche tarpéienne est près du Capitole ! — La fourrure est donc fort à la mode ; c'est presque une rage : on en met partout, non-seulement autour des manteaux, mais au bord des tuniques et des chapeaux. Avec cela, on porte encore le grand boa, l'aumonière et le man-

chon, et comme la chaussure et les gants sont souvent doublés de fourrure, on peut dire que la femme ainsi équipée est fourrée de la tête aux pieds !

Malheureusement pour le bon goût, le commerce de la pelletterie s'est tellement perfectionné qu'il y a aujourd'hui une quantité étonnante de fourrures nouvelles, dont peut-être on n'avouerait pas facilement l'origine ! Mais c'est chaud et à la portée des bourses les plus modestes : il ne faut donc pas se plaindre si la fourrure devient un peu commune. C'était autrefois un privilège exclusif de la femme riche ; la politique a supprimé les privilèges, et le progrès dans l'industrie a fait le reste !

La marmotte a remplacé le skungs dans la faveur publique ; son poil fauve, long et bien fourni, fait merveille autour des costumes en cheviot, vigogne ou velours anglais ; avec le boa et le manchon assortis, la toilette est complète. Le renard argenté et le renard bleu conservent leur place d'honneur ; c'est une élégance qu'un petit nombre de femmes peut seul se permettre.

Quelques toilettes du soir, en cachemire mélangé de faille et garnies de fourrure, ont fait grand bruit dans le monde fashionable. On cite des jupons à longue traîne, couverts de plissés « en coup de vent », sur lesquels viennent se draper des jupes... non, des tabliers... ou plutôt des écharpes de bayadères, en cachemire des Indes, bordées de fourrure, lesquelles se croisent et s'entremêlent, ou viennent

former sur le milieu de la traîne le large nœud appelé *cacatqis*.

Il faut dire qu'en ce moment les écharpes jouent un grand rôle dans les toilettes du soir, et cela se comprend. Cette longue bande se prête admirablement à tous les caprices de l'imagination : qu'elle soit en cachemire, en crêpe de Chine, en damas Renaissance, en crêpe lisse, en tarlatane, en tulle, etc., en étoffe souple dans tous les cas, on la dispose de mille façons différentes. Grâce à l'écharpe, ou aux écharpes, une toilette a toujours de l'imprévu et ne res-



P. N° 237. — DÉSHABILLÉ ÉLÉGANT.

semble à aucune autre. Tantôt on fait serpenter l'écharpe par d'élégants drapés mélangés de fleurs; tantôt on la dispose en bouillonnés servant de nid à des rubans, des dentelles ou des fleurs; quelquefois on l'étagé artistement sur le pli bulgare de la jupe de soie, en formant une gracieuse cascade de bouillons coulissés, que l'on encadre de dentelles. Celles-ci courent ensuite sur le jupon en suivant ou une autre écharpe, ou une traîne de fleurs.

On n'en finirait pas, s'il fallait décrire les mille et une manières de disposer une écharpe quelconque sur une robe de soirée ou de bal. Tout le monde peut établir une toilette de ce genre; il ne faut pour cela qu'un peu d'adresse et beaucoup de goût. — En citant les étoffes qui conviennent le mieux à ce mode d'emploi, nous avons oublié de noter une nouveauté, la gaze matelassée; un tissu idéal comme finesse, disposition et coloris. C'est une gaze brochée d'un dessin en relief de même teinte, et cela dans tous les tons. Les tulles perlés, les gazes brodées, les tarlatanes brochées d'or, d'argent, etc., feront également florès.

La mode, qui est de plus en plus portée au clinquant, patronne un grand nombre d'objets de fantaisie en métal d'or, d'argent, d'acier bruni ou non, simples ou enrichis de pierres fausses aux reflets étranges. Ils se produisent sous toutes les formes possibles, — plaques, boucles, emblèmes, etc., — et se placent dans n'importe quel froufrou de la robe, selon le goût de la couturière ou celui de sa cliente. Les bijoux suivent la même voie et sont des plus fantaisistes; ici encore on laisse le sérieux de côté. On porte des parures de style grec, à jolies petites plaques ciselées et fixées par de mignonnes chaînettes d'or; ou bien des colliers et des boucles, genre Renaissance, en argent oxydé, garnis de pierres Campana aux feux sombres; ou encore des bijoux en saphirine, cette pierre verdâtre qui fait l'effet d'une goutte d'eau.

La femme du vrai monde se distingue de plus en plus par la simplicité de sa mise au dehors; elle réserve toutes ses élégances pour les fêtes des salons. Les femmes d'un monde inférieur, au contraire, font, dans la rue, un véritable abus du velours et de la soie. C'est à un tel point que le velours est devenu, par le temps qui court, une chose assez commune. Ce déploiement de luxe dans les rues est le fait de personnes qui n'ont jamais l'occasion de s'habiller chez elles, ou chez les autres, et qui profitent d'une sortie pour faire étalage de leurs toilettes. Une femme de bon sens évitera toujours ce travers.

Sur ce point, nous ne saurions trop recommander à qui de droit certaine inscription tracée sur un miroir, lequel fut trouvé dans une ancienne abbaye de la Haute-Marne :

Qui bien se voit bien se connaît;
Qui bien se connaît peu se prise;
Qui peu se prise, sage est!

Hélas! combien peu de femmes, de notre temps, ont pour conseiller un pareil miroir!

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 237.

DÉHABILLÉ ÉLÉGANT. — Jupon de cachemire bleu, entouré de six petits volants froncés; au-dessus tablier supplémentaire très court, en cachemire blanc, rayé de biais bleus dans sa largeur, et terminé par des dents arrondies qu'entourent des franges de laine bleue. — Robe de chambre en cachemire blanc, ouverte devant, où le milieu du corsage se ferme sous un nœud de ruban bleu. Col montant et col rabattu, dentelé et bordé de bleu. Une bande dentelée et bordée de même, posée en dedans de tous les bords, se rabat sur la robe dont elle constitue la garniture. Parement assorti sur le bas des manches. — Le corsage de dessous est en cachemire blanc garni de bandes de mousseline festonnée.

G. N° 458.

1. Jeune garçon de neuf à onze ans. — Costume en velours anglais marron. Pantalon demi-collant et court, s'arrêtant au genou, garni de boutons noirs sur la couture de côté, où il se ferme. — Gilet montant, carré du bas et serré à la taille par une ceinture en cuir. — Boutons noirs. — Veston ouvert sur le gilet, bordé d'un galon noir et garni sur les bords des devants de gances et de boutons noirs. — Chemise d'homme à larges poignets et col rabattu en carré, avec cravate rouge. — Bas de laine fine, également rouge. — Bottines à guêtres marron. — Chapeau de feutre noir.

2. Petite fille de cinq ans. — Jupon de velours noir, plissé à plis plats tout autour. — Corsage russe, monté par des plis creux et ceinture ronde. — Paletot avec double collet de drap blanc, à bords dentelés et festonnés en laine noire. — Chapeau de feutre noir, garni de rubans bleus formant des coques devant et derrière, avec une aile vert bleu posée en aigrette. — Bas de laine bleue. — Demi-bottes en chevreau.

3. Fillette de dix à douze ans. — Costume en vigogne havane. — Jupon court, garni d'un plissé, avec biais au-dessus. — Polonaise entourée, sur tous ses bords, d'un double rang de piqûres. — Paletot demi-ajusté de même étoffe que le costume, avec col montant en velours noir; fourrure de petit gris sur les bords. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de velours noir. Ruban noué sur le côté et plume blanche en panache. — Bas de laine blanche et bottines de chevreau.

4. Petite fille de six à huit ans. — Costume de drap gros bleu. — Jupon court, rayé en biais devant par des bandes en faille, et tout uni derrière. — Corsage à pointes devant et basques postillon derrière. — Paletot demi-ajusté, ouvert du haut par un col en velours noir, fermé devant sous un nœud en ruban. Les manches sont terminées par un parement de velours. — Lingerie en toile et cravate La Vallière bleue. — Chapeau de feutre noir, bordé et garni de velours bleu, coquillé en dessous; plume en panache dessous.

5. Jeune garçon de onze à treize ans. — Costume de drap gris. — Pantalon tombant sur la bottine. — Gilet croisé devant par une double rangée de boutons. — Paletot sac assez court, à large col et poches sur le côté. — Chapeau de feutre.

G. N° 468.

1. Chapeau de feutre gris. Calotte arrondie, entourée d'un large ruban. Passe assez large et relevée d'un côté, où elle est maintenue par des coques de ruban. Deux plumes grises, avec une aile posée en aigrette, garnissent ce côté en retombant gracieusement.

2. Chapeau de dentelle noire, à fond mou. Feuillage en perles de jais posé sur le diadème, et plumes roses ombrées, placées sur le sommet. Touffe de reines-marguerites roses sur le côté, et barbes de dentelles nouées au milieu du corsage avec une touffe de fleurs pareilles.

3. Chapeau de velours noir. Fond mou, passe tendue et havolet; nœud simple en bas et plumes naturelles au sommet.

4 et 5. Col paysan et sous-manché en toile, à bords damier bleu et rose, avec de larges boutons de fantaisie.

6. Coiffure de dame âgée. — Fanchon de dentelle blanche toute coquillée, entremêlée de coques de ruban gris perlé, avec touffes de renoncule jaunes, barbes et bouts de ruban flottants.

7. Corsage en cachemire blanc, garni d'un col en faille bleu pâle, à bords dentelés, ouvert en châle devant et derrière, et clos par un chou de ruban bleu. Poche, et nœuds assortis.

8. Nœud de coiffure en surah lilas et dentelle blanche.

9. Cravate en surah lilas, entourée de dentelles, le tout assorti au nœud de coiffure.

10. Col rabattu, en toile et broderie anglaise, pour fillette.

Description de la planche coloriée n° 1184.

Pl. N° 1184.

TOILETTES DE BAL. — 1. Robe de faille jaune. — Le jupon à longue traîne est monté à la ceinture, derrière, par un large pli à la Bulgare; le haut de ce pli est recouvert par une grande dentelle blanche, qui en suit les côtés en coquant jusqu'en bas, où elle entoure la traîne. Vers le milieu de la jupe, les deux bords de cette dentelle, sont réunis et fixés par une branche de feuillage rouge, et dans le bas de la traîne, juste au-dessous de ce point, un bouquet semblable cache le pied de la dentelle, sur laquelle

les feuilles se répandent. Le devant de la jupe est bouillonné, puis traversé dans sa largeur par des plissés en pareil. Un double tablier, en tulle blanc, à bords découpés en larges dents pointues, recouvre le milieu des devants, pour se perdre sur les côtés, sous la dentelle blanche. Des guirlandes de feuillage rouge entourent toutes les dents. — Corsage décolleté, en faille jaune, à pointes arrondies devant et derrière, garni dans le haut d'un bouillonné de tulle blanc qui forme la petite manche bouffante. Dans le haut et le bas du corsage, des guirlandes de feuillage en suivent tous les bords, formant traîne au milieu derrière. — Dans les cheveux, feuillage assorti. — Souliers Louis XV, en faille jaune, à barrettes de la même couleur que le feuillage, et boutons d'acier.

2. Robe de faille et de matelassé bleus. — Jupou à traîne en matelassé bleu de deux tons, garni derrière d'un premier volant, en faille bleu pâle, dont le bord inférieur est découpé en carré s'ouvrant sur des plissés éventail. Un coulé en faille et deux rangs de petites ruches, forment la tête de ce volant. Deux bouillonnés et des plissés, posés de distance en distance, entourent le milieu de la jupe, qui se termine dans le haut par un pouff modéré en faille. — Les deux côtés du jupou sont garnis d'une haute bande en faille, disposée en groupes de plis formant le biais, lesquels se rabattent sur le jupou derrière et dont le pied se cache sous un coulé en faille. De là aussi, des bandes en faille viennent se réunir de chaque côté par des plissés très serrés, au milieu du matelassé, où ils restent fixés par un noeud de ruban assorti. Cette disposition fort gracieuse se répète trois fois sur le milieu du tablier qu'un, plissé très fin termine dans le bas. — Corsage décolleté, à pointes arrondies, en matelassé, garni dans le haut d'une draperie en faille qui forme la manche; noeud devant et derrière, et bande de faille pour les boutons devant et derrière également.

ECHOS DE LA MODE

La comtesse Duchâtel a donné la semaine dernière, dans son château de Lagrange, un grand diner suivi d'un bal, qui a réuni l'élite de la noblesse du Bordelais.

Les toilettes étaient extrêmement brillantes. L'une des plus remarquées était en gaze frappée rose pâle, avec plastron en velours rose brodé d'épis d'argent et bande de velours brodée de même, courant en tablier le long de la jupe et la relevant sur le côté. Dans les cheveux, des épis de diamant retenus par un papillon de velours rose.

Une autre toilette en tulle blanc, avec foisonnement de jupes superposées comme pour les robes de danseuses et tablier de paquerettes formant bretelles au corsage, s'harmonisait à ravir avec la beauté juvénile de celle qui la portait.

*
*
*

Une mode charmante, qu'on innove en ce moment dans les châteaux pour le soir, c'est le petit manteau de cour venant s'ajuster à la taille, sous le retroussis ou le postillon d'une robe courte et formant par derrière une traîne légère.

Rien de coquet et d'aristocratique comme ce petit manteau, qui laisse dégagée, devant, la jupe courte à plissés et à tablier plaqué de la robe, tout en donnant derrière à la jupe cette ampleur et ces longs plis si favorables à la démarche d'une femme sur le parquet d'un salon.

Il est probable que, des châteaux, sa vogue le suivra, cet hiver, dans les réceptions officielles et qu'il y sera adopté avec empressement.

*
*
*

Elles recommencent de tous côtés, ces réceptions, et ne laissent pas que d'être fort brillantes, malgré le monde très restreint rentré à Paris.

L'autre dimanche, le *raout* du ministère des affaires étrangères avait fort grand air, et la duchesse Decazes s'y montrait très belle dans sa toilette Marie-Antoinette.

La veille, le général de Cissej avait ouvert les portes de la salle à manger et des salons du ministère de la guerre, et l'éclat de cette

réunion, à laquelle assistaient M^{me} la duchesse de Magenta et quelques femmes d'officiers supérieurs ou de membres du corps diplomatique, a engagé le général à promettre qu'il y aurait un grand bal, cet hiver, à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

On sait ce que peut être une fête au ministère de la guerre, et l'on comprend dès lors l'importance d'une telle promesse pour le Paris mondain.

L. S.

CAUSERIE

Les rigueurs de l'hiver n'empêchent point la France d'être hospitalière aux étrangers; c'est même en cette saison qu'elle leur offre le plus de ressources. Aux uns, fatigués ou malades, elle réserve le doux climat, la température clémente des rives de la Méditerranée; aux autres, avides de plaisir, de mouvement et de bruit, elle prodigue les mille distractions de sa capitale, elle ouvre toutes grandes les portes de ses salons et de ses théâtres; Paris, enfin, se montre pour eux la ville sans rivale, reine du bien-être et de la civilisation.

Il y a un mois, la grande cité possédait dans son sein le prince héritier de la couronne d'Angleterre et la princesse sa femme. Aujourd'hui c'est l'impératrice de Russie qui vient de traverser la France pour se rendre dans le Midi, dont la température, autrefois si favorable à sa santé, lui a été rendue indispensable par le voyage qu'elle a récemment fait à Londres pour assister aux couches de sa fille, la duchesse d'Edimbourg. La czarine Marie-Alexandrovna, sœur de Louis II, est actuellement dans sa cinquante-et-unième année. Nature de glace, empreinte du charme de la réserve et d'une distinction toute particulière, elle est accompagnée, dans son déplacement en France, par son fils le grand-duc Alexis, qui forme, de son côté, le type accompli du gentilhomme.

On se figure généralement qu'en Russie tout est livré au libre arbitre du czar et que, par exemple, il n'a qu'à puiser dans les coffres de l'Etat, suivant sa fantaisie ou sa prodigalité. Il n'en est rien, et plus d'un lecteur sera étonné d'apprendre, grâce à une révélation du *Sport*, que l'impératrice de Russie n'a pour liste civile qu'une somme annuelle de 600,000 roubles assignats, soit 600,000 francs. Elle a le droit, en revanche, de disposer selon son bon plaisir de ses biens mobiliers et immobiliers, même du vivant de l'empereur, et de se ruiner de ce côté, si telle est son envie. Combien de femmes, en France, n'y manqueraient pas, si notre code civil leur laissait pareille liberté!

Autres pays, autres mœurs. A propos de la récente visite du prince de Galles, un chroniqueur a recueilli une assez plaisante boutade que la minutie de l'étiquette germanique, comparée aux habitudes françaises, aurait inspirée au noble voyageur.

— A la bonne heure! se serait écrié le prince; en France, tout se fait gaiment, rondement, et pourtant sans familiarité choquante. J'ai chassé en Allemagne. Il s'y trouve peut-être plus de gibier que dans ce pays-ci, mais il s'y trouve aussi plus de chambellans. Que de chambellans, juste ciel!... Quand on parcourt un parc, un personnage couvert de ferblanterie s'avance et dit: « Par ici, Altesse; » c'est un chambellan. Si l'on veut tirer, un autre homme vous tend un fusil chargé; c'est un chambellan... Quand on a fini, un autre allonge le bras afin de reprendre l'arme; encore un chambellan... Une fois, j'allais viser une outarde; tout à coup une voix me dit à l'oreille: « Par quel chien Votre Altesse désire-t-elle être servie? » Toujours un chambellan! — Par quel chien?... Pour un peu, j'aurais répondu: « Eh! monsieur, par un chambellan! »

Tout cela, paraît-il, aurait été rapporté par le prince avec autant de verve que de bonhomie.

A la réception qui a eu lieu dernièrement chez le général de

Cissey, ministre de la guerre, on s'entretenait beaucoup de l'intention qu'aurait la duchesse de Malakoff, — cette femme si distinguée de cœur et d'esprit, et qui, restée veuve toute jeune, a su porter avec tant de tact et une si noble simplicité le plus beau nom militaire du second Empire, — de publier la correspondance choisie du maréchal Pélissier, ainsi que quelques souvenirs sur ses campagnes. Certaines considérations de choses et de personnes, certaines réserves à garder, avaient fait différer jusqu'ici cette publication; mais, avec les années écoulées, ces scrupules n'auraient plus de raison d'être, et elle serait, assure-t-on, décidée aujourd'hui.

Le maréchal Pélissier ne dédaignait pas « la culture des lettres » selon sa propre expression: il tournait volontiers le vers et rimait de bon cœur un couplet. Ses lettres étaient souvent coupées par un quatrain où la bonne intention remplaçait la poésie, et, le temps de la retraite arrivé, il eût certainement fabriqué sa petite traduction en vers d'Horace tout comme un autre. Mélange singulier de rudesse des manières et de délicatesse de cœur, de brutalité soldatesque et d'aspirations d'hommes de lettres, le héros de Malakoff se peint tout entier dans deux traits que racontait un jour M. de Rignicourt et qui sont absolument authentiques.

C'était en Afrique. Un officier faisait accomplir une manœuvre, et la manœuvre n'allait pas au gré de Pélissier. Après la revue, il apostropha rudement le militaire et finit par lui dire:

— Corbleu, monsieur, vous mériteriez des coups de cravache.

— Si vous m'en donniez jamais, général, je vous tuerais comme un chien.

— Eh bien, tendez-moi la main comme à un ami, répondit aussitôt le futur vainqueur de l'Alma.

Une autre fois, Pélissier reprochait à un officier, d'un caractère plus violent et plus emporté encore que lui-même, une inexactitude de service; il le faisait en termes durs, acerbes, cruels. L'officier se sentait profondément humilié; c'était un officier de spahis. Un mot plus vif que les autres lui fit faire un haussement d'épaule qui lui valut, en pleine figure, un coup de la cravache que le général tenait à la main.

A cet outrage, l'officier ne se connaît plus; il saisit un pistolet, l'arme, le dirige sur son chef et fait feu...

L'arme rate.

— Quinze jours d'arrêt, s'écrie le général, pour avoir vos armes en aussi mauvais état.

C'était noblement et spirituellement — ce qui ne gâte jamais rien en France — réparer une erreur. La vie du duc de Malakoff est remplie de ces traits-là, et sa correspondance reflète mille faits d'un intérêt non moins vif au point de vue de l'étude de cette grande personnalité militaire. Le livre que se propose de publier la duchesse de Malakoff sera donc lu avec une vive curiosité et rapidement enlevé.

En attendant les livres nouveaux qui se préparent pour le jour de l'an, le public parisien est tout entier aux productions du théâtre, et il n'a vraiment que l'embarras du choix.

Le *Tour du monde*, qui fait merveille en ce moment à la Porte-Saint-Martin, a mis en lumière un jeune éléphant qui ne brûlera pas les planches par sa vivacité, mais qui a remporté à son début un véritable succès d'estime.

A ce propos, on a évoqué le souvenir de Kionny, autre éléphant qui se montra en 1832. Celui-là jouait un rôle important: il savait, dans le drame, la victime innocente et persécutée.

Mais nous avons eu plus près de nous deux éléphants charmants: *Roméo et Juliette*. Ces deux êtres-là eussent fait le bonheur du grand Shakespeare, qui eût été capable d'écrire pour eux un de ses chefs-d'œuvre. Ils promenaient gravement sur leur dos, en 1869, les petits enfants de Paris. C'étaient les pensionnaires les plus admirés du Jardin d'acclimatation.

On avait cru jusqu'à ce jour que l'éléphant était un animal sacré. Les Parisiens ont quelque peu contrarié cette version de

l'Inde: ils ont mangé *Roméo et Juliette* durant le siège de 1870.

Les éléphants, comme les hommes, ont leur destinée... avec cette différence, toutefois, qu'ils ne se mangent pas entre eux
Ludovic SAUVEUR.

PROPOS EN L'AIR

L'Observatoire nous annonce deux mois consécutifs de neige pour cet hiver... Il ne se gêne guère, l'Observatoire, et nous trouvons qu'il parle bien haut depuis la mort de Mathieu de la Drôme.

Ce dernier n'était pas si sévère. Son bon cœur lui dictait même souvent des prédictions tout à fait aimables.

Un jour, il était dans son cabinet, très indécis sur le temps dont il devait nous gratifier pour le jeudi qui venait. Il avait été un peu dur en marquant tempête, froid, neige, jusqu'au mercredi soir.

— Voyons, se dit-il, jeudi... Ah! bah! jeudi: *pluie*.

— Oh! monsieur, s'exclama son domestique qui venait d'entrer, jeudi, c'est mon jour de sortie!

— Eh bien, mon garçon, alors, jeudi: *beau temps!*

★ ★

Un de nos amis a reçu une carte élégante portant les prix-courants de vins de Champagne d'une maison de Châlons-sur-Marne, et nous y avons lu cette mention à l'adresse des personnes qui reçoivent:

« *Vins mousseux secondaires pour soirées.* »

Au moment où vont commencer les réceptions d'hiver, nous croyons accomplir un devoir, en signalant à la classe nombreuse et intéressante des invités les noirs complots tramés contre leur estomac.

Danseurs et danseuses, prenez garde à vous!

★ ★

Une de nos mondaines les plus en vogue vient d'avoir la douleur de perdre tous ses cheveux.

Cette perte ne l'empêchait pas de trôner aux dernières courses d'Auteuil, avec une chevelure splendide.

— Vos cheveux vous sont donc revenus? lui demanda le petit comte de F...

— Oui, cher, ils me sont revenus... à cent cinquante franc!

★ ★

Sur le prospectus d'un dentiste chez lequel on pratique de père en fils, notre confrère M. Paul Parfait a découvert cette indication superbe:

« *Avant de mourir, il (le père) a transmis à son fils le secret des vraies opérations sans douleur.* »

On voit d'ici ce père qui, un pied dans la tombe, en règle avec Dieu, s'arrête de mourir pour dire à son fils:

— Tiens, voilà comment on s'y prend pour les arracher sans douleur!

★ ★

Un prédicateur prêchait sur l'enfer.

Comme son auditoire ne paraissait pas suffisamment terrifié par l'exposé de tous les supplices réservés aux damnés, l'orateur dit en terminant:

— Enfin, mes frères, pour vous donner une idée de l'enfer, on y parle politique toute la journée!

Echange de coups de griffes entre bonnes amies :

— Voyons, chère, dites-nous votre âge?

— Mon Dieu, chère, je l'ai oublié à force de chercher le vôtre!

A. Z.

UN JEU DE DOMINOS HISTORIQUE

Parmi les objets qui ont disparu lors de l'incendie du palais des Tuileries, nul ne possédait une valeur historique relativement plus grande qu'un jeu de dominos ayant appartenu au dauphin qui devait être Louis XVII, fils de Marie-Antoinette.

Ce jeu de dominos avait été dans les mains des grands personnages et même des souverains qui, sous le consulat, sous l'empire, sous la restauration, avaient été reçus aux Tuileries; et très souvent, pendant les soirées intimes passées soit à Saint-Cloud, soit à Paris, Napoléon s'était plu à jouer, avec ce qu'il appelait le *jeu de Monsieur*, une partie de dominos à quatre avec ses aides de camp ou avec ses grands-officiers.

Lorsque Louis XVIII reprit possession des Tuileries après Waterloo, il se fit rendre un compte détaillé de tous les meubles, objets et bijoux qui s'y trouvaient. Ce monarque remarqua le jeu de dominos en question. Il était renfermé dans une boîte d'acajou fort simple. Sur le couvercle étaient inscrits des vers incrustés en noir; sous les vers on lisait: *Au dauphin, les vainqueurs de la Bastille!*

On se doute bien que la curiosité du roi fut très vivement excitée en voyant une pareille inscription, et ce ne fut pas sans une profonde émotion qu'il apprit l'origine de cet objet telle que nous allons la faire connaître à nos lecteurs de la façon la plus exacte.

Le 1^{er} janvier 1791, la famille royale, qui habitait les Tuileries, voulut se montrer au pavillon de l'Horloge pendant l'aubade que donnait la musique de la garde nationale de Paris à l'occasion du jour de l'an.

Une foule considérable emplissait la cour des Tuileries; d'immenses clameurs, plus ou moins hostiles, se faisaient entendre; toutefois, le roi et la reine donnèrent l'ordre, après l'aubade, de laisser approcher d'eux les corporations qui désiraient leur présenter leurs hommages.

Parmi elles était la corporation des *vainqueurs de la Bastille*.

Grenadiers de la garde parisienne, portant au chapeau une branche d'immortelle, les vainqueurs de la Bastille, au nombre de quarante environ, précédés d'une musique, défilèrent devant leurs Majestés dans le grand salon du centre. Puis l'un d'eux se présenta devant le dauphin, alors âgé de six ans, et lui offrit une boîte contenant un jeu de dominos.

Les dés de ce jeu de dominos étaient faits de morceaux de pierre et de marbre provenant des débris de la Bastille, démolie deux ans auparavant. Le marbre formait la partie inférieure, et la pierre la partie supérieure des dés; les deux morceaux étaient tenus l'un à l'autre par une vis en cuivre rivée.

Le dauphin remit à sa mère ce singulier cadeau. Marie-Antoinette lut, les larmes aux yeux, la dédicace en vers gravée sur la boîte. Le sens de ces vers, qui, d'après les mémoires du temps, ne brillaient ni par la correction ni par l'élégance, était exactement celui-ci :

• Des pierres des murailles de la Bastille, qui renfermaient d'in-

nocentes victimes du pouvoir arbitraire, ont été transformées en jouet pour vous être offert, Monseigneur, comme un hommage de l'amour du peuple et pour vous apprendre quelle est sa puissance.

La reine remit cette objet à une de ses femmes et recommanda de le conserver, en disant qu'il deviendrait un jour très curieux pour l'histoire du temps de la Révolution.

Telle est l'origine de ce jeu de dominos, qui a passé intact tant de mauvais jours au palais des Tuileries, tantôt relégué dans un meuble, tantôt exposé aux regards d'illustres amateurs, ayant enfin survécu aux dévastations qui se sont succédé dans cette demeure des souverains jusqu'au mois de mai 1871.

Ch. D

THÉÂTRES

VAUDEVILLE. — Voici un théâtre où les pièces ont, depuis quelque temps, le double tort de se suivre avec une excessive rapidité et de se ressembler beaucoup trop. On était en droit d'espérer que le nom de M. Théodore Barrière conjurerait le mauvais sort, et que sa comédie en trois actes, *le Chemin de Damas*, nous ramènerait aux beaux jours des *Faux bonshommes*, des *Parisiens de la décadence*, de *l'Héritage de M. Plumet*... Mais, hélas! que nous en sommes loin encore!

Le héros de M. Barrière est un certain marquis de Parisiane qui, après avoir noyé dans la débauche sa jeunesse et même son âge mur, finit par avoir conscience tout à coup du néant de sa vie, en voyant pour la première fois une belle jeune fille de dix-huit ans dont il est le père. Son châtiment est dans la nécessité où il se trouve de fuir alors loin de ceux qui eussent pu faire le bonheur de sa vie.

Comme dans toutes les œuvres de M. Barrière, il y a dans cette comédie, à côté d'une foule d'invéraisemblances, de l'esprit et des scènes intéressantes. Ajoutons que l'exécution en est bonne, la mise en scène très-luxueuse, et que les dames, pour leur part, y font assaut de beauté et de toilettes.

PALAIS-ROYAL. — MM. H. Meilhac et L. Halévy se sont mis en frais de verve et d'esprit, et il est sorti de leur collaboration une comédie en quatre actes dont le premier, très finement observé, est charmant.

La Boule, tel est le titre de la pièce. Cette boule, qui devient le point de départ de l'action, n'est autre qu'un de ces récipients en fer blanc auquel l'esprit facétieux de nos pères a donné aussi le nom de *moine*. A quelles scènes d'intimité conjugale cet ustensile peut donner lieu entre un époux frileux et son conjoint qui ne l'est pas, c'est ce qu'on peut imaginer en voyant le héros de MM. Meilhac et Halévy réduit à former une demande en séparation de corps contre sa femme.

Gaiment conduite par Geoffroy, Lassouche, Gil-Pérez et Mlle Valérie, cette boule va doucement rouler sur le chemin du succès, moins scabreux que celui de Damas.

ALCAZAR. — Une bonne fortune est échue à l'Alcazar d'hiver; nous en félicitons la direction et nous nous empressons d'en porter le bénéfice à son actif. Il s'agit d'une opérette en un acte de M. A. Philibert, intitulée: *Pendant la chasse*, et dont M. Paul Henrion a écrit la musique. L'auteur de tant de charmantes mélodies s'est montré — avons-nous besoin de le dire! — à la hauteur de sa vieille réputation. Le public lui en a témoigné sa reconnaissance en applaudissant tous les airs dont il a semé cette gracieuse partition, littéralement brodée de main de maître.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 458. — DESCRIPTION PAGE 578.



COSTUMES D'ENFANTS

*Costume de M.
de M.
de M.
de M.*



Justus D'Artois Leroy, imp. r. des Mairies, 60.

Ad. Goubaud & Fils Rd^{re} Paris

Bonnet 1184

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 22.

Coiffures de M^{lle} Ad^{me} Kœnig, r. Monsieur, 19 - Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon
Parures de M^{lle} Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer, 4 - Supens et Coureures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.
Parfums de la M^{lle} Violet - Envois de la M^{lle} de Commission Lassalle & C^{ie} r. St. Louis, 25.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud, And Son 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.



PLANCHE G. N° 468. — DESCRIPTION PAGE 578.



NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE.

LES SUITES

D'UN

VOYAGE EN CALIFORNIE

Nouvelle. — Suite.

IV

Armé de sa jeunesse, de son courage et de ses quelques pièces d'or, Job se croyait, en s'embarquant, le plus heureux des mortels : « Terre inhospitalière, s'écriait-il, je ne te reverrai que riche, ou je ne te reverrai jamais. »

Sa première désillusion fut dans la longueur du trajet : au bout d'un certain temps, il voyait chaque nuit la terre dans ses rêves et ne trouvait, en s'éveillant, qu'un ciel sans nuages. Il comprit alors que ses ressources pourraient bien s'épuiser avant d'arriver au terme de son voyage et il fut pris d'une grande tristesse. Heureusement il n'est pas de temps si long qui ne finisse... Un jour, des cris de joie se firent entendre : il entra dans la bâte de San-Francisco.

.....
Nous ne décrirons pas ici la vie des chercheurs d'or ; assez d'autres l'ont fait avant nous et notre cadre restreint ne le comporte pas. Disons seulement que notre héros, au bout de quelques mois, était parvenu, à force de travail, à amasser une collection assez ronde de pépites et de sablons d'or, et lorsque, accablé de fatigue, les doigts meurtris par ce labeur, si peu fait pour des mains d'artiste, il s'endormait, il se voyait millionnaire et travaillant à un tableau dont le sujet était gravé dans sa tête : *Christophe Colomb découvrant l'Amérique*. A son réveil, il courait à son petit trésor pour s'assurer que ce n'était point un rêve... Un jour, le trésor avait disparu !

Il remplit l'air de ses cris, mais des éclats de rire seuls y répondirent. Il eut beau chercher parmi ses compagnons ; il en soupçonna quelques-uns, mais n'en put accuser aucun. Son hôtesse, qui s'était payée sur les premières pépites, le consola.

Il se remit au travail, mais triste, sombre, épuisé et tout à fait découragé. Il avait à peine amassé de quoi réaliser un millier de francs qu'il tomba malade, et le produit de ce nouveau travail forcé passa de ses mains fiévreuses dans celles du médecin.

Cette fois, il n'eut pas la force de recommencer : il resta oisif et épuisa ses ressources. La nostalgie succéda alors à la fièvre. Son docteur ne lui voyant plus d'argent, l'engagea lui-même à partir, mais il n'avait pas de quoi entreprendre le voyage de France. Son hôtesse lui en fournit les moyens.

— Mon mari est mort, lui dit-elle ; la fièvre l'a emporté au deuxième mois de son séjour ; si vous ne vous appelez pas Job, je vous épouserais, car vous êtes bon, mais votre nom me porterait malheur. Je n'ai pas de garçon en ce moment, restez quelque temps à servir ma clientèle ; vous reprendrez vos forces ; puis je vous donnerai ce qu'il vous faudra pour la traversée et vous retournerez au pays. Cela vous va-t-il ?

Job fut contrarié de la condition attachée à ce bienfait, mais l'humilité était arrivée avec le malheur ; il accepta. Le pauvre diable servit à boire pendant six mois à ses anciens compagnons ; puis il s'embarqua et le 15 janvier 1852 il était en vue de Marseille. Cette aventureuse pérégrination avait duré deux ans.

V

Le jour où Job aborda à Marseille avec le fidèle Freyschutz, qui ne l'avait pas abandonné dans son infortune, fut en même temps doux et terrible : il revoyait son pays, mais il avait en perspective la misère, et avec elle des privations de toute nature ou l'impitoyable et sordide pitié de son frère, supplice plus affreux encore.

Il se rappela alors un camarade de l'école de peinture, rapin

provençal aussi pauvre que lui, mais plus déluré, plus stoïque dans le malheur et plus fertile en expédients. Il le trouva barbouillant une toile pour l'enseigne d'un magasin de nouveautés : *la Tarasque vaincue par sainte Marthe*.

— En es-tu donc arrivé là ? lui dit-il.

— Que veux-tu ? il faut vivre... le Pactole ne coule pas en Provence comme en Californie.

— Hélas ! fit Job en levant les yeux au ciel.

— Voilà un *hélas* bien éloquent. Il me dit que tu n'arrives pas des mines plus riche que tu y es allé. Quelle a donc été ta vie ? Conte-moi cela.

— Ma vie ? elle te ferait horreur. Elle s'est passée à chercher l'or et à ne trouver que la faim, la soif, le vol et la maladie... Sans ressources, sans amis, vendant chaque jour quelque lambeau de mes vêtements ; couchant sur le sable humide ; piétinant dans la vase infecte ou sur des rochers aigus ; les talons et les genoux meurtris, ensanglantés ; brûlé tout le jour par le soleil et surpris par la pluie du soir, souffrant de la malpropreté, des insectes, de la fièvre... Voilà quelle a été ma vie à San-Francisco.

— Pauvre ami ! fit Maricot.

— Et celle qui m'attend ici est-elle meilleure ? ajouta Job en soupirant. Mes haillons me font horreur et je n'ose les étaler devant mon frère dont j'ai trop souvent éprouvé l'avarice et la dureté. Il ne voudrait pas me reconnaître et, dans la crainte d'avoir à me donner, il me chasserait comme un chien.

— Ton frère ! s'écria le peintre d'enseignes avec un sourire narquois ; il n'y a peut-être qu'à savoir le prendre.

— Que veux-tu dire ?

— Rien.

— Si, tu as une idée.

— Veux-tu suivre mon conseil ?

— Parle ; dans la position où je suis, il faudrait qu'il fût bien mauvais pour que je n'en voulusse pas.

— Eh bien ! si la table et le vestiaire du pauvre rapin ne te répugnent pas, viens te reposer quelques jours et échange tes haillons contre une modeste vareuse ; puis présente-toi hardiment chez maître Daniel, le front levé, avec l'air haut et digne d'un nabab ; demande-lui une hospitalité fraternelle sans humilité...

— Tu t'abuses étrangement, mon pauvre ami, interrompit Job ; je connais mieux que toi l'harpagon provençal ; il est plus dur que les roches, pourtant si dures, de San-Francisco.

— Peut-être ! Enfin tu es aux abois, sans sou ni maille ; viens dîner, aie confiance en moi et laisse-toi conduire ; j'ai dans l'idée que tu t'en trouveras bien.

Job se décida à suivre le conseil de son ami. Il dina de bon appétit, et, après avoir passé vingt-quatre heures à réfléchir, il fit appel à tout son courage pour supporter avec calme reproches et sarcasmes, et se présenta au logis peu hospitalier de Daniel.

VI

Le 20 janvier, vers huit heures du soir, nos trois personnages, enveloppés d'une vieille couverture de laine, devisaient ensemble sans lumière et se passaient le chat.

— Va à Rachel, lui disait Sarah dans sa sollicitude maternelle.

— Non, mère, je suis jeune et mes pieds sont chauds. Minet, va à maman.

Et Minet, rendu obéissant par une longue habitude, s'étendait voluptueusement, en faisant son *ronron*, sur les pieds de la vieille femme.

La conversation languissait et chacun prenait un à-compte sur la nuit, lorsque (comme au 1^{er} janvier 1850), on entendit un coup de sonnette sec, le coup de sonnette d'un homme qui, après un long combat avec lui-même, vient de prendre une grande résolution.

— Qui va là ? cria Daniel réveillé en sursaut ; voilà-t-il pas une jolie heure pour surprendre les gens ? Rachel, va donc ouvrir, et si c'est un pauvre, renvoie-le. Il ne faut pas donner aux mendians de ces habitudes-là.

— Oh ! fit celle-ci avec un cri de joie, c'est mon oncle Job !

Et l'enfant, devenue jeune fille, sauta au cou du voyageur.

— Job ! s'écria à son tour Daniel ; Rachel, vite de la lumière !

Et il fut au-devant de son frère en lui tendant les bras.

Celui-ci fut tellement ébahi de cet accueil inaccoutumé, qu'il hésitait à y répondre ; il croyait avoir mal compris.

Après avoir fait une tendre caresse à sa nièce dont la beauté le surprit, il serra humblement la main de Sarah et celle de son frère, qui, ne se contentant pas de si peu, l'embrassa sur les deux joues.

— Eh bien ! lui dit-il en souriant autant que sa figure rébarbative put s'y prêter, te voilà donc revenu, voyageur intrépide et un peu ingrat, qui n'as pas craint de quitter une famille qui t'aime pour courir les aventures ? ... A-t-il maigri, ce pauvre garçon ! n'est-ce pas, Sarah ?

— Oh ! tellement ! répondit Sarah rivalisant de tendresse. Mais vous devez être exténué, beau-frère ; nous avons là un peu de bouillon, je vais le faire chauffer et vous le prendrez.

— Moi ! du bouillon ! balbutia Job de plus en plus étonné ; merci, ma sœur.

— Oh ! gaillard, tu n'es pas venu ici à jeun, je connais tes habitudes ; mais tu devais au moins le premier repas à ton frère.

— Je n'ai... en effet... besoin de rien, dit Job ; cependant, si vous y tenez, je prendrai votre bouillon... et un peu de vin. Je viens de faire une longue course.

— Du vin ? Nous n'avons ce luxe-là que les jours de fête ; mais n'est-ce pas fête aujourd'hui, Job ? Sarah va essayer de trouver une vieille bouteille cachetée à la cave.

— Inutile ! inutile ! J'avalerai bien le bouillon sans cela.

— Du tout ! Sarah, du *lunel* et du meilleur ! Après deux ans d'absence, c'est bien le moins que nous te souhaitions la bienvenue.

Rachel fit chauffer le potage, Sarah mit sur la table une bouteille presque centenaire dont Daniel fit sauter le bouchon sans sourciller, et on porta un *toast à l'Américain*.

— Que de choses tu vas avoir à nous conter ! dit Daniel ; tu as dû bien souffrir en route ?

— Oh ! pour cela, je t'en réponds.

— Nous t'avons suivi, crois-le, avec une vive sollicitude ; mais... puisque te voilà, c'est que le succès a répondu à tes espérances ? ajouta Daniel incapable de s'amuser plus longtemps aux bagatelles de la porte.

— Bon ! se dit Job, voici le moment fatal ; il faut en finir avec la comédie. C'est dommage pourtant, elle commençait à me plaire. Hélas ! reprit-il à haute voix.

— Comment ! hélas ? fit Daniel en lançant à sa femme un coup d'œil expressif, reviendrais-tu, comme devant, Job de nom et de fait ? Notre père t'a donné là un triste nom.

— Job et demi, mon cher frère, répondit le voyageur étonné du calme et de l'air gracieux de Daniel.

— Bah ! il y a donc bien de la concurrence dans cette terre privilégiée où il n'y a qu'à se baisser et prendre ?

— On se baisse, oui, et souvent ! Mais on se relève avec plus de fatigue, de fièvre et d'écorchures que d'or et d'argent.

— Soit ! Mais laissons là la fièvre et les écorchures, c'est un détail ; on se relève aussi avec de l'or plein les mains... et on le garde.

— Quand on n'est pas volé.

— Nous y voilà ! dit à voix basse Daniel à sa femme. Puis il reprit : — Tu as donc été volé, mon pauvre ami ?

— Volé, pillé, battu ! Si bien qu'après avoir eu le courage de recommencer deux fois, à la troisième j'ai ramassé juste ce qu'il

me fallait pour ma route, et je suis venu demander l'hospitalité à un frère chéri... généreux... Ouf ! fit-il tout bas après cette sortie débitée tout d'un trait, voilà le grand mot lâché. Gare dessous, maintenant !

— Pauvre oncle ! dit Rachel en le câlinant, comme nous allons te soigner, pour te faire oublier tout cela !

Job la regarda avec une vive expression de tendresse reconnaissante et tourna les yeux vers son frère.

— L'enfant a deviné notre pensée, fit celui-ci ; et comment pourrait-il en être autrement ? Le sang parle, que diable ! L'amour fraternel n'est pas un vain mot...

Ici Job sentit une larme mouiller sa paupière.

— Le penserait-il en effet ? se dit-il. En ce cas, il serait bien changé ! Mais Dieu peut faire des miracles : Moïse a bien tiré de l'eau d'un rocher ; il peut aussi amollir le cœur d'un frère.

— Bon Daniel ! fit-il attendri ; tu me recevrais ici... chez toi... à ta table ?

— Certainement ! et avec plaisir.

— Et Freyschutz aussi ?

— Ah ! fit Daniel avec une grimace involontaire, Freyschutz en est aussi ? Va pour Freyschutz ! Il ne faut pas faire les choses à demi.

— Quel bonheur ! s'écria Rachel en battant des mains ; je le croyais mort, mon gros Freyschutz.

— Dieu merci ! non, petite nièce ; ce pauvre ami a eu assez de mal : sa langue m'a plus guéri de plaies que les médecins d'Amérique, et il ne me prenait pas deux cents francs pour cela !

— Miséricorde ! deux cents francs pour panser un *bobo* !

— Ni plus ni moins, cher frère, et ils ne me guérissaient pas.

— Ici, ils ne guérissent pas non plus, ils aggravent souvent le mal ; mais ils ne prennent que cinq francs pour cela. Du reste, il n'en entre jamais chez moi ; mais parlons qui vaille : voyons, où es-tu descendu ici ?

— Chez mon vieil ami d'atelier Maricot, tu sais, celui que nous nommions *le Loustic*.

— Oui, oui, bon garçon et très serviable, fit Daniel en regardant de nouveau sa femme ; mais va chercher ta malle et reviens coucher ici. Sarah et Rachel vont préparer ton lit.

— Avec Freyschutz ? dit timidement Job.

— Allons, soit ! fit Daniel avec un soupir.

Et Job se retira après avoir encore embrassé sa nièce qu'il trouvait charmante, surtout depuis qu'elle avait atteint ses seize ans.

H. ROUX-FERRAND.

(La suite au prochain numéro.)

TREIZE A LA DOUZAINÉ

(SIMPLE RÉCIT)

L'avis à vapeur la *Couleuvrine* est parti de Toulon en destination de l'extrême Orient. C'est un joli bâtiment, bon marcheur, commandé par le lieutenant de vaisseau Roman, excellent marin, brave soldat, qui connaît les mers du Japon comme s'il n'en était jamais sorti.

La *Couleuvrine* porte dans ses flancs cent quatre-vingts hommes d'équipage, vieux loups de mer qui ne sont heureux qu'entre le ciel et l'eau, et six caronades dans la batterie, plus deux pièces de gros calibre, en volée, sur le pont.

Après deux ou trois escales, le navire jette l'ancre par une belle matinée d'octobre en vue de Hué, dans le golfe de Tonkin. Le paysage est merveilleux de pittoresque. La mer est forte ; la *Couleuvrine* danse sur ses ancres, vigoureusement secouée par là

lame énorme d'une teinte gris sombre : des houles gigantesques viennent de la pleine mer. A quelques encablures, on aperçoit l'île. Au bord de la mer, la végétation est vivace; d'immenses palétuviers au tronc noueux sont submergés par le flot, et, à la marée basse, leurs racines s'enchevêtrent comme de gros serpents tordus et noirs. Des singes sautent de branche en branche, et, s'échappant des bois de camphriers, on entend parfois le rugissement des tigres du Cambodge.

La ville est bâtie sur pilotis de bois; destinée à être envahie par le flot, les maisons basses, au toit recourbé en forme de pagode, sont juchées sur quatre poutres qui reçoivent constamment les morsures de la lame; lorsqu'elle se retire, on aperçoit distinctement ces constructions bizarres qui font alors l'effet de hérons lourds perchés sur leurs pattes.

La baleinière du bord est armée; montée par le second, elle se dirige vers la terre. Le navire ne doit point rester longtemps dans le port; il faut prendre pied pour repartir le lendemain.

Les mandarins annamites, par l'intermédiaire du drogman, exhalent leurs plaintes au second de la *Couleuvrine*. La navigation, paraît-il, est gênée par les pirates qui courent sur les navires de commerce, assassinent les équipages et s'emparent des marchandises pour les vendre dans les marchés voisins. Toute barque annamite montée par plus de trois hommes est donc jugée suspecte, et les hommes qui la montent sont exécutés sommairement comme pirates si l'on parvient à s'en emparer.

L'autorité locale supplie donc les marins français de croiser sur les bords, et s'il y a lieu, de faire un exemple, après avoir, toutefois, essayé d'obtenir des pirates quelques révélations sur leur nombre, leur repaire, et les exactions qu'ils ont commises.

Ainsi chargé de cette mission, le second rentre à bord de la *Couleuvrine* et rend compte au commandant de ce qu'il a entendu.

Le jour même, le navire lève l'ancre: le commandant a fait baisser la cheminée, fermer les hublots, et dissimuler les grosses pièces sous des sacs de riz. Toute la nuit, la *Couleuvrine* louvoie en vue des côtes; à la pointe du jour, le commandant dit quelques mots au maître d'équipage, un vieux marin qui a trente ans de navigation.

— Eh! bien, maître Gallee, lui demandent les matelots, qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau?

— M'est avis, mes enfants, que le commandant Roman n'a pas froid aux yeux, et que ce n'est pas pour rien qu'on nous a déguisés en chaland. As pas peur, nous allons faire connaissance avec des drôles de citoyens.

A la nuit tombante, le navire côtoyait presque les petits îlots semés dans la mer comme des points noirs, lorsque, de derrière ces langues de terre parurent une douzaine de jonques à l'aspect le plus étrange, quoique le plus inoffensif.

Les jonques sont en bois, de forme gracieuse, courbée sur l'eau; l'avant en est très bas et l'arrière très élevé; leurs voiles sont en paille de riz tressée; à la proue se dresse un immense dragon peint en couleurs vives, et l'avant est orné d'un œil énorme dont l'orbite est d'ocre jaune et le reste de rouge flamboyant. D'ailleurs, rien à bord qui fasse suspecter des intentions hostiles. Le commandant Roman est sur son banc de quart, sa lunette à la main. Tout le monde est à son poste de combat, et maître Gallee, la main sur la croupe d'une caronade, a un sourire narquois.

— As pas peur, grogne-t-il entre ses dents, laisse arriver, nous allons rire.

En effet, à peine à quelques encablures, une jonque s'illumine tout à coup, et un boulet rond, plein, vient frôler la *Couleuvrine*.

— Pointez juste, mes enfants, feu partout! ordonne le commandant.

La *Couleuvrine* a bondi sur elle-même. Les huit pièces de bord ont fait feu: les caronades à boulet, les deux pièces en volée à mitraille. L'effet produit est terrible. On entend distinctement les cris inarticulés des blessés et des mourants, et trois des jonques ont immédiatement disparu sous l'eau.

Les autres, se couvrant de toile, étendant leurs ailes comme d'immenses oiseaux de mer, filent dans toutes les directions en faisant l'éventail, de façon à ne point laisser de prise au canon. L'une d'elles a la malheureuse idée de prendre la haute mer.

Le commandant fait mettre le cap sur celle-là et la poursuite commence.

La Jonque se baisse alors tellement sur la lame que, par instants, elle embarque de l'eau; pour abrégier la poursuite, le commandant fait pointer l'une des pièces, et du premier coup, la jonque s'arrête sur place comme une mouette à qui l'on aurait brisé les ailes.

Dix minutes après, on hissait à bord douze pirates annamites: tout ce qu'il restait d'un équipage de trente hommes un peu abimé par la *Couleuvrine*. La jonque fut coulée à fond, et seulement alors on put s'apercevoir que les canons qu'elle portait à bord étaient marqués de la couronne royale et des fleurs de lis de la Maison de France. C'étaient sans doute les premières pièces apportées dans ces parages par les explorateurs, sous Louis XIV.

Les pirates furent mis aux fers dans la batterie basse. En considérant leurs longues robes trainantes, d'un bleu sombre, et le grand chapeau de paille qu'ils portaient sur la tête, maître Gallee avait repris son drôle de sourire:

— V'la tout de même, as pas peur, des drôles de bayadères! avait-il dit en secouant la cendre de sa pipe.

Le commandant pensa à les faire pendre le lendemain, mais il réfléchit que ce n'était pas le moyen d'obtenir des renseignements puisque le bord ne renfermait aucun interprète. Le navire continua donc sa route vers Nangasaki, et l'on servit la nourriture aux prisonniers comme aux matelots.

Ce qui faisait hocher la tête de maître Gallee, qui disait en leur faisant servir leur pitance:

— As pas peur! si c'est pas une pitié de perdre comme ça du bon biscuit du bon Dieu!

Dans la soirée du quinziesme jour, on arriva à Nangasaki.

La *Couleuvrine* jeta l'ancre vers la quatrième heure.

Nangasaki est une ville basse, écrasée, et d'aspect très pittoresque.

La plage est de sable fin, la végétation y est admirable. Au loin, on aperçoit les vastes camphriers à la feuille glabre, les gigantesques camélias disparaissant sous leurs fleurs rouges et blanches, les champs de thé d'un vert sombre qui font ressortir les vivaces couleurs des massifs de mandarines et des kakis d'un jaune rouge suspendus à des arbres d'une colossale structure.

Les maisons de Nangasaki sont en bois de teck; le toit, aux ailes recourbées en forme de pagode, est orné d'immenses dragons de fer forgé; sur le faite des maisons, pendus à des hampes, des poissons énormes, en baudruche, peints en rouge ou en ocre, sont ballottés par le vent et semblent nager dans l'air. Il n'y a d'ailleurs à ces maisons qu'un rez-de-chaussée et point d'étage.

Vis-à-vis de la ville, perdue en mer, la petite île de Décima qui appartenait autrefois aux Hollandais.

Gracieuse et coquette, la *Couleuvrine* jeta l'ancre presque à la pointé de l'île de Décima. On mit la baleinière à la mer et le second descendit à terre avec l'ordre de demander un commissionnaire-interprète au Collège de Nangasaki. Ce collège, très-ancien, fut fondé autrefois par les missionnaires espagnols. Ils y prennent des enfants annamites, qu'ils élèvent dans la religion catholique en leur enseignant le latin.

De ces enfants, beaucoup sont devenus des vieillards. Ils portent une *kimono* de soie bleue; c'est une robe serrée à la taille par une écharpe de crêpe gris fer, à laquelle sont suspendues la pipe et la blague de tout missionnaire indigène. D'ailleurs, point

de signes religieux à l'extérieur. Sur leur *kimono*, la fleur du chrysanthème, emblème du mikado, est brodée en blanc dans le dos et aux revers. Un chapeau de laque complète ce riche costume, et les pieds sont recouverts de *Tabis* ou chaussures de soie d'une blancheur de neige.

Les autorités japonaises promirent au second de lui envoyer dans la nuit un missionnaire indigène.

Vers neuf heures, la baleinière rentra à bord. A ce moment, la *Coulevrine* était entourée d'une myriade de barques de pêche, portant à l'avant une grille remplie d'étoffe résineuse, on entendait les coups frappés dans l'eau sur le *gong*, sorte de tambour en bronze, qui effraient le poisson et le décident à se jeter dans les filets de la barque. C'est la seule façon de procéder en Chine pour la pêche de nuit.

Au loin, les Japonais circulaient dans les rues de Nangasaki, tous portant leurs falots à la main.

Le second rendit compte au commandant de sa mission.

— C'est bien, fit celui-ci, prévenez l'officier de quart de l'arrivée de l'interprète et qu'on le conduise aussitôt dans la batterie basse, auprès du prisonnier.

— Bien, commandant.

— Maintenant, envoyez-moi Gallec.

Cinq secondes après, Gallec, son bonnet à la main, entra dans la cabine du commandant.

— Gallec, demain matin, tu feras hisser les couleurs comme de coutume.

— Oui, commandant.

— Aux couleurs, tu pendras les prisonniers à la vergue du grand mât.

— Oui, commandant.

— Puis, s'ils ont fait des révélations, tu viendras me le dire à déjeuner, à neuf heures; maintenant, tu n'es pas de quart, va te coucher.

— Bien, commandant.

Gallec salua militairement et tourna les talons.

Dans la nuit, le missionnaire monta à bord. C'était un vieil Annamite d'au moins cinquante ans. Son crâne, poli comme l'ivoire, conservait à grand-peine quelques cheveux ramenés de la nuque, et soigneusement réunis en une seule mèche, arrêtée au sommet de la tête. On le conduisit dans la batterie basse où il passa la nuit à s'entretenir avec les prisonniers. De temps à autre l'œil très rusé, fuyant vers les tempes, brillait d'un éclat contenu lorsqu'il croyait entrevoir la possibilité de faire faire aux prisonniers quelques révélations.

A l'aube, on hissa les couleurs, assurées, comme de coutume, par un feu de mousqueterie. Les hommes de garde à la coupée de babord et à celle de tribord doivent tirer un coup de feu lorsque le pavillon s'élève dans les airs.

Les prisonniers furent montés de la batterie basse. On leur avait enlevé les fers. Des nœuds coulants étaient tout prêts. A mesure que le nœud était passé au col, maître Gallec faisait un signe, et quatre vigoureux gaillards hissaient le malheureux à la vergue du grand mât; puis la corde était solidement amarrée à un cabillot.

— As pas peur, disait maître Gallec, qui présidait à l'exécution, il y aura de la place pour tout le monde!

Et dans le fait, il y en eut si bien, que les condamnés, comme des enseignes de vêtements confectionnés, n'occupaient qu'une faible portion de la vergue.

A neuf heures, maître Gallec se présenta dans la cabine du lieutenant de vaisseau Roman.

— Eh! bien, Gallec, tu as exécuté mes ordres?

— Oui, commandant.

— Nos douze gaillards sont ficelés?

— Oui, commandant; seulement, ils n'étaient pas douze, ils étaient treize.

— Tu crois? Ah! c'est possible. Cependant, voyons: mais non, ils n'étaient que douze.

— Je le croyais aussi, commandant, mais ils étaient treize; d'ailleurs, mon commandant peut compter, ils sont encore là.

— Nous allons voir ça. Ils n'ont pas fait de révélations?

— Non, commandant.

Tous deux montèrent sur le pont.

La première chose qui frappa la vue du commandant, ce fut le *kimono* bleu de ciel du missionnaire qui se balançait au milieu de ses compatriotes, à la grande vergue.

— Gallec! mais malheureux, qu'est-ce que tu as fait! tu as pendu l'interprète!

— Comment ça, l'interprète?

— Mais oui, l'interprète qui était venu là par complaisance...

— C'est donc ça, dit maître Gallec, en se frappant le front, c'est donc ça qui y en avait un qui n'était pas content et qui disait comme ça tout le temps: *Ego sum interpretus! Ego sum interpretus!*

Karl V.

A TRAVERS LES LIVRES

A défaut d'autres fruits, l'hiver fait éclore les livres. Signalons parmi les dernières publications, quelques-unes de celles qui méritent qu'on s'y arrête.

Mme de Girardin, par M. Imbert de Saint-Amand, vient de paraître à la librairie Plon. La femme spirituelle entre toutes qui a mérité d'être appelée la Sévigné du dix-neuvième siècle, revit dans cette publication avec tout son charme et tout son éclat. Elle se présente à nous entourée de Lamartine, de Chateaubriand, de Mlle Rachel, dont les lettres inédites rappellent une période de victoires intellectuelles, de splendeurs poétiques, de conversations étincelantes. Ces lettres sont accompagnées de commentaires intéressants et ingénieux qui jettent une vive lumière sur Mme de Girardin et ses illustres correspondants. Nous y voyons un Lamartine peint par lui-même avec toutes les oscillations de sa nature ondoyante et diverse.

Les lettres de Mlle Rachel à Mme de Girardin ne sont pas moins curieuses. La tragédienne par excellence, la plus éminente actrice de notre siècle se fait connaître tout entière: c'est la femme impressionnable, irritable, amoureuse de sa gloire, justement fière de ses triomphes, ayant la conscience de sa force, de son talent, de son prestige.

Le livre de M. de Saint-Amand sera lu avec sympathie par toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire littéraire et artistique du dix-neuvième siècle; il montre quelle était, il y a quelques années, la vitalité intellectuelle de la France.

Le Voyage pittoresque aux villes mortes du Zuiderzée, qui vient également de paraître à la librairie Plon, est bien certainement l'étude la plus curieuse et la plus exacte qui ait été publiée jusqu'à ce jour sur la Néerlande et la vie publique et privée des Hollandais.

La Noord-Hollande et la Frise, pays fermés pour ainsi dire au touriste européen, se trouvent tout d'un coup dévoilés, et rien n'est plus intéressant que les vieilles chroniques de ces villes perdues, ignorées, délaissées, qui bordent le Zuiderzée, et dont la splendeur fut jadis sans égale en Europe.

L'histoire anecdotique de ces cités fantastiques est reconstituée par M. Henry Havard avec un soin excessif et une conscience extrême.

A la librairie Dentu, nous trouvons un volume de M. Charles Gueullette qui donnerait envie d'aller en Espagne, ce pays des féeriques châteaux, n'étaient les carlistes que l'on y peut rencontrer en armes et qui paraissent médiocrement disposés en faveur des étrangers.

Dans ces *Récits espagnols*, pleins de couleur locale et d'originalité, l'auteur a su ne point sacrifier le fond à la forme : toutes ses nouvelles, ses contes, ses légendes contiennent une idée habilement développée, qui ne se perd jamais sous les ornements dus à l'imagination du romancier.

M. Gueullette est un philosophe doublé d'un conteur : deux raisons pour que son livre soit lu avec autant de fruit que de plaisir et d'intérêt.

Un autre romancier, dont la plume s'abrite sous le pseudonyme de Victor Perceval, vient de publier chez le même éditeur une étude, pleine d'attrait et de charme, de la vie de campagne. Titre : *le Roman d'une Paysane*.

C'est en Normandie que se passe l'action : idylle charmante qui se déroule sous l'ombrage des pommiers.

Des caractères pris sur le vif, des scènes tour à tour amusantes et dramatiques assurent à ce nouvel ouvrage le succès obtenu par les nombreuses créations du même auteur.

L'Histoire illustrée des Beaux-Arts, de M. René Ménard, continue de paraître régulièrement, à la *Librairie de l'Echo de la Sorbonne* (rue Guénégaud) et chez tous les libraires, par séries à 75 centimes. Architecture, sculpture, peinture, art domestique, à toutes les époques, chez tous les peuples, l'auteur n'a rien négligé. De nombreuses et magnifiques gravures donnent, en outre, à sa publication une valeur et un intérêt particuliers.

M. René Ménard a fidèlement tenu jusqu'à ce jour les promesses que contenaient ses premières livraisons ; il fait œuvre utile et saine, et c'est pourquoi nous nous faisons nous-même un plaisir de recommander son ouvrage à nos lecteurs.

R. H.

REVUE DES MAGASINS

Grâce à M. DE PLUMENT, il n'y a plus de femmes mal faites. — Quel est son procédé ? — Nous l'ignorons, nous nous contentons de constater le fait. Les corsets de cette maison se recommandent par une coupe spéciale, on ne peut mieux comprise, et par le soin extrême apporté dans leur fabrication. Le *corset Sultane* est au-dessus de tout éloge ; c'est une œuvre d'art et d'adresse qui répare admirablement les erreurs de la nature, en donnant à toutes les femmes qui le portent une taille irréprochable.

Le *jupon duvet* continue à faire son chemin dans le monde ; il ne pouvait en être autrement d'une innovation aussi agréable, qui comble de joie les jolies frileuses. Jamais un jupon de dessous n'a présenté autant de qualités sérieuses : chaleur douce, légèreté, élégance. Le *jupon duvet* est très agréable à porter et il laisse bien en arrière, sous ce rapport, le jupon ouaté. Celui-ci, en effet, est loin de présenter les mêmes avantages : il est lourd et la ouate, par l'usage, se tasse et s'affaisse au point de ne plus donner aucune chaleur.

Le *jupon princesse articulé*, de M. de Plument, est très précieux pour les toilettes du soir, dont il soutient l'ampleur et la traîne, en leur donnant un tour tout à fait gracieux. La tournure de ce jupon est d'une forme particulière, bien appropriée aux nouvelles exigences de la mode ; grâce à un système ingénieux, elle se rapetisse ou se gonfle sous l'influence d'une simple pression.

La maison DE PLUMENT (33, rue Vivienne) soutient sa vieille réputation avec un zèle infatigable, en suivant pas à pas la mode et en apportant, chaque jour des améliorations dans la fabrication de ses différents articles.

— A partir de décembre, le *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) offre toutes les ressources désirables pour les étrennes ; ses jolis salons sont transformés en élégant bazar, où l'on trouve une variété infinie d'objets de toute nature, touchant de plus ou moins près à la toilette, et tous dignes d'être offerts comme cadeau de jour de l'an. — Des éventails charmants, à montures délicates et fines peintures, entre lesquels on choisira certainement de préférence le *Printemps*, cette

délicieuse reproduction du tableau de Cot. — Des coffrets, d'un travail artistique, en bois ou métal précieux, pouvant servir à n'importe quel usage : aujourd'hui boîte à parfumerie, demain coffre à bijoux. Des caves à odeurs en glace et bronze argenté et doré ; des brûle-parfums. — Des flacons de toilette et de poche, dans toutes les conditions de simplicité ou de luxe, depuis les plus mignons qui se suspendent à la châteline, jusqu'aux plus grands pour cabinets de toilette. — Des garnitures de toilette en cristal et à couvercle d'argent avec chiffres et armoiries. — Des boîtes contenant de trois à trente instruments servant à l'entretien de la main. — Des bonbonnières de toutes dimensions et degrés d'élégance, dont les services sont inappréciables pour certaines mondaines et qui renferment : houppette et poudre de riz, pot de pommade pour les lèvres, petite glace, le tout microscopique, mais commode, peu embarrassant et bon pour le soir. — Des nécessaires de toilette très complets et de toutes grandeurs, des jeux de brosses de différents calibres, ce qui constitue de fort jolis cadeaux pour les jeunes gens.

Il est impossible de nommer toutes les merveilles contenues dans ce *Palais des Abeilles* qui est surtout et par excellence le palais embaumé de Flore, et possède les secrets de la beauté éternelle ! Essayez plutôt de son coffret de Jouvence ; prenez ses parfums, ses sachets sultanes garnis de dentelle odorante, ses poudres, ses glycérolines, ses crèmes, etc., etc. Le nom de VIOLET, inscrit sur tous ces produits, en garantit l'usage et répond du succès.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous prévenons nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre *la Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie}, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 fr., emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C^{ie} à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 francs, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de femme. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutercher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. et FILS.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-gérants.